

Rapport de Baudot, motivé par la motion de Lacroix (de la Marne),  
sur sa mission dans les armées du Rhin et de la Moselle, lors de la  
séance du 26 ventôse an II (16 mars 1794)

Charles Delacroix de Contaut, Marc-Antoine Baudot

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delacroix de Contaut Charles, Baudot Marc-Antoine. Rapport de Baudot, motivé par la motion de Lacroix (de la Marne), sur sa mission dans les armées du Rhin et de la Moselle, lors de la séance du 26 ventôse an II (16 mars 1794). In: Tome LXXXVI - Du 13 au 30 ventôse an II (3 au 20 mars 1794) pp. 544-548;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1965\\_num\\_86\\_1\\_31237\\_t1\\_0544\\_0000\\_12](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1965_num_86_1_31237_t1_0544_0000_12)

---

Fichier pdf généré le 22/01/2023

teur] (1) versent leur sang pour la cause de la liberté et de l'égalité; tandis que le peuple enchaîne les ennemis de l'intérieur, et offre le spectacle important d'un nation entière armée pour la défense de ses droits sacrés, quelques hommes osent conspirer.

On ose voiler la sainte déclaration des droits gravée par la nature et jurée par les Français lorsque 1 500 000 républicains combattent pour la maintenir, Eh quoi ! des hommes comblés des bienfaits du peuple conspirent contre la liberté. Ils veulent insurger le peuple pour satisfaire leur ambition. Eh bien ! ils seront satisfaits. Nous nous insurgerons contre les aristocrates, contre les intrigans, contre les ambitieux, contre la faction étrangère, contre tous les ennemis de la liberté et de l'égalité. Voilà notre insurrection. Il n'y a d'insurrection que contre l'oppression, et nous ne sommes opprimés que par ces hommes aussi vils qu'atrocés.

Oui, Oui, s'écrie-t-on de toutes parts.

C'est dans vos mains, représentans, ajoutent-ils, que nous remettons le soin de notre vengeance. C'est du glaive de la loi que nous voulons frapper tous les conjurés. Que la tête de tous les coupables tombe sous le fer vengeur. C'est vainement que les ennemis de la liberté ont souri à l'arrestation de quelques hommes qui pendant longtemps se sont couverts du manteau du patriotisme : ils doivent bien sentir que si nous frappons indistinctement les aristocrates et les contre-révolutionnaires secrets et les ambitieux, la République devient impérissable.

Les citoyens de cette section finissent par inviter la Convention à rester à son poste, afin d'achever l'affermissement de la République (2).

L'ORATEUR continue. Citoyens représentans, la section Le Pelletier purgée des hommes impurs qui l'ont souillée si longtemps, vient vous demander en masse que la conjuration qui vient d'être dévoilée soit suivie et que les conspirateurs soient promptement jugés par le tribunal révolutionnaire ; la section vous déclare aussi que son vœu est que vous restiez à votre poste, que vous continuiez à diriger l'énergie nationale contre les ennemis extérieurs et intérieurs de la République, que vous étouffiez dans leur naissance toutes les conspirations, et que vous consommiez enfin le grand œuvre que vous avez entrepris, l'affermissement de la République une et indivisible.

Vive la République une et indivisible. Vive la Montagne (3). (*Applaudi.*)

LE PRÉSIDENT. Si le front des tyrans savoit rougir, ils rougiroient sans doute, de honte d'avoir été assez insensés, téméraires, pour oser menacer la liberté du peuple le plus généreux, le plus brave, le plus belliqueux, le plus indomp-

table, en un mot le premier peuple de la terre; mais des scélérats endurcis dans le crime ne rougissent jamais; leur confusion et leur surprise n'en seront pas pour cela moins grandes, lorsque la renommée leur apprendra que leurs infâmes projets de subjuguier 25 millions d'hommes, par la trahison la plus noire, par des complots si souvent renouvelés, et par une conspiration sur laquelle ils fondoient toutes leurs espérances, ont encore été déjoués; que les sections de Paris se sont portées en masse dans cette enceinte, pour y prêter derechef le serment solennel de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, dont les doux liens unissent les Français à jamais. La Convention nationale, sensible au nouveau témoignage d'attachement pour elle que vous venez d'ajouter à tant d'autres que vous lui avez déjà donnés, vous promet, citoyens, par mon organe, qu'elle sera toujours digne de vous et de ses commettans, qu'elle restera ferme à son poste jusqu'à l'extinction totale de nos ennemis extérieurs et intérieurs; et que les traîtres qui vouloient assassiner le peuple en l'assassinant elle-même recevront le prix de tant de forfaits. Elle vous invite à sa séance (1).

POULTIER. Je demande la publicité la plus grande de tous les témoignages que donnent dans ce moment à la Convention nationale les sections de Paris; la masse du peuple est bonne: vous le voyez aujourd'hui comme vous l'avez toujours vu. Répandons dans toute la République par une insertion au bulletin le discours de l'orateur, afin que la France connaisse l'esprit qui dirige les habitants de Paris (2). (*Applaudi.*)

Mention honorable, insertion en entier de cette adresse au bulletin (3).

CHÉNARD entonne le premier couplet de l'hymne de la liberté, et celui qui commence par ces mots: *Amour sacré de la patrie*. Le refrain est répété chaque fois par le peuple entier; et à ces chants mâles s'unissent les plus vives acclamations et les plus vifs applaudissements (4).

## 54

Le comité des assignats fait part que le citoyen Jérôme Chanu, recrue pour la cavalerie, échange 306 liv. en argent pour des assignats.

Mention honorable, insertion au bulletin (5).

## 55

Un membre [LACROIX (de la Marne)] demande que le représentant du peuple Baudot, de

(1) *Bin*, 26 vent. (suppl.); *Débats*, n° 552, p. 104. Mention dans *Débats*, p. 340; *J. Fr.* n° 539.

(2) *Mon.*, XIX, 712; *Débats*, n° 543, p. 341; *J. Sablier*, n° 1201.

(3) *P.V.*, XXXIII, 369.

(4) *Débats*, n° 543, p. 341. Mention dans *Mess. soir*, n° 576.

(5) *P.V.*, XXXIII, 369.

(1) *Mon.*, XIX, 712; *J. Matin*, n° 581. Chénard était, d'après ce journal, artiste de l'Opéra comique de la rue Favart.

(2) *P.V.*, XXXIII, 369. Additions qui reconstituent le texte de l'adresse originale citée ci-après.

(3) C 295, pl. 993, p. 38. Signé: CALVET (présid.), VERNIER (secrét.). Reproduit dans *Mon.*, XIX, 712; *Débats*, n° 543, p. 340. Extraits dans *J. Matin*, n° 581; *J. Fr.*, n° 539. Mention dans *C. univ.*, 27 vent.; *Mess. soir*, n° 576; *Rép.*, n° 87; *J. Mont.*, p. 1007; *C. Eg.*, n° 576; *M.U.*, XXXVII, 428; *Ann. patr.*, p. 1959.

retour des armées du Rhin et de la Moselle, donne à la Convention, en présence des sections, les détails sur l'état et la position de nos armées (1).

Cette proposition est adoptée.

Le citoyen Baudot fait le rapport de sa mission (2).

LACROIX (de la Marne) : Au moment où nous jouissons de l'enthousiasme des citoyens de Paris, je demande que la parole soit accordée à Baudot, pour apprendre à la Convention la conduite que tiennent sur les frontières nos frères des départements.

La parole est accordée à Baudot (3).

BAUDOT s'avance vers la tribune. Il est précédé de trois ou quatre faisceaux de drapeaux que les braves défenseurs de la République ont pris sur les hordes d'esclaves qui la combattent. (*La salle retentit d'applaudissements.*) (4).

BAUDOT. Les armées du Rhin et de la Moselle sont toujours dans cette position heureuse qu'elles ont conquise par la bravoure et le courage. Leur état civil est également satisfaisant, quoiqu'on ne puisse pas dire que la plume des administrateurs soit aussi valeureuse que la baïonnette des soldats.

Notre premier soin, en arrivant aux armées, fut de donner aux troupes cette contexture ferme de principes et de discipline qui rappelle à chaque instant l'amour de la patrie, excite le dévouement et force la victoire. Vous connaissez leurs travaux ; il nous reste à vous rendre compte du profit que la république en retire.

La délivrance de Landau conduisit presque sans effort à l'invasion du Palatinat. Des prises nombreuses furent annoncées au peuple : d'un côté, l'égoïsme les accrût jusqu'à l'exagération; de l'autre, la malveillance les réduisit jusqu'à la nullité ; mais l'exactitude matérielle reste ; elle sera mise sous vos yeux, et le tableau des recettes prouvera jusqu'à l'évidence que nos récits ont eu la vérité pour base, et nos mesures des prises réelles pour conséquences.

Si l'on considère que le Palatinat a été envahi plusieurs fois depuis le commencement de la guerre ; qu'à la dernière époque nous n'en avons occupé que la lisière, que les habitants furent prévenus de notre arrivée trois jours d'avance, et qu'ils n'ont que le Rhin à traverser pour être à l'abri de toute inquiétude, on serait porté à croire que cette invasion devait être peu fructueuse ; cependant il vous sera démontré qu'elle a été d'un profit au-delà de toute espérance raisonnable.

Dans les premiers jours les villes étaient désertes ; les hommes fortunés avaient fui avec leurs trésors ; l'indigent seul, retenu par le poids de sa misère, était resté. L'envie et le droit de prendre multiplièrent les recherches ; on découvrit des vins et des grains dans les réduits. La difficulté de se procurer des voitures fit faire des incursions dans les campagnes ; alors on s'aperçut que les subsistances n'étaient que par échantillon dans les villes. Dès ce mo-

ment les prises devinrent plus conséquentes ; elles ont enfin produit ce résultat heureux qui a fait vivre pendant deux mois quatre-vingt mille hommes sur le territoire étranger, et a pourvu à l'approvisionnement des places les plus importantes de cette partie de la frontière. Vaincre l'ennemi et vivre à ses dépens, c'est le battre deux fois.

La guerre a été faite sur les bords du Rhin comme dans les beaux jours de Rome. Si l'on veut mettre à l'écart toute passion particulière, elle s'y fera encore de même.

Les laines et les étoffes, les cuirs et les métaux, le bétail et les fourrages, tout a été enlevé. Le souvenir de la Belgique nous avait mis en garde contre la philosophie ; toute notre moralité a été concentrée sur la prospérité de la république.

Cette partie de notre mission était trop essentielle pour ne pas la suivre avec une attention particulière. Nous en ferons un rapport séparé, et, malgré les difficultés, vous verrez que l'on a pris dans le Palatinat comme dans un magasin ouvert aux besoins de la nation.

Indépendamment des prises qui sont dans les magasins de l'armée, on peut encore retirer du Palatinat, suivant le rapport des commissaires, deux mille sacs de grains, quatre mille bœufs ou génisses, quatre cents chevaux, un million de pintes de vin, cent vingt mille rations de foin, six cent mille rations de paille, quatre cents voitures de fer, trente voiture d'étain, cuivre et acier, deux mille quintaux de matière de cloche, environ cent cinquante voitures de gros meubles, et l'avantage de laisser un désert entre nous et nos ennemis.

Le Palatinat a fourni aussi des prises nombreuses, et récemment des découvertes précieuses en grains, dues aux soins et à l'activité du citoyen Colonge.

Des ordres sages et fermes ont été donnés partout pour prévenir le pillage et les dilapidations ; malgré nos efforts, la république a fait des pertes ; mais fallait-il, pour l'enlèvement d'un vase ou la fracture d'un écusson encadré dans un meuble, présenter à chaque instant la mort à de braves soldats qui avaient supporté treize mois de bivouac et six mois de bataille ? Nous n'avons pas dû être sévères à ce point. La démocratie commande l'humanité pour le soldat et réserve la terreur pour les généraux.

Deux volontaires furent accusés du délit que nous venons d'exprimer, et jugés révolutionnairement à mort par le tribunal militaire de Landau ; ils ont été rendus à la nation qu'ils avaient bien servie, et nous croyons avoir fait un acte digne d'elle et de ses principes.

Lorsque les cantonnements furent fixés et que le silence des armes permit de s'occuper exclusivement de l'administration militaire, nous donnâmes nos soins aux tribunaux, aux subsistances et à la vêture.

C'est ainsi qu'en portant notre surveillance sur les délits des soldats nous en avons fait sortir des prisons de Strasbourg et de Metz près de quatre cents détenus pour de légères fautes de discipline, oubliés de leurs bataillons par la marche rapide des mouvements d'alors ; c'est ainsi que nous avons retenu le bras d'un royaliste de l'Assemblée législative, prêt à fusiller un vieillard perclus de décrépitude, pré-

(1) Par lettre en date du 9 ventôse, Baudot avait demandé son rappel au C. de S.P. (AFII 155, pl. 1252, p. 21).

(2) P.V., XXXIII, 370.

(3) Mon., XIX, 712.

(4) Débats, n° 543, p. 341.

venu de viol envers une Autrichienne, et un commandant de bataillon accusé de l'avoir frappée légèrement. Outre la fausseté de l'inculpation, quel délire dans un tribunal français de condamner à mort de braves soldats pour des gestes qui ont à peine atteint une compagne éhontée de nos féroce ennemis ! Aussi les accusateurs ont pris la place des accusés, et les lettres saisies nous ont fait connaître depuis que c'était une manœuvre d'espionnage, un dessein prémédité de trahison.

Le sort malheureux des prisonniers de guerre réclamait aussi notre attention. C'est le plus cruel des supplices pour un homme libre que de vivre loin de son pays ; nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour les rendre à la patrie et assurer la prompte exécution de vos décrets.

Après les mesures de sécurité propres à fixer le bonheur moral du soldat, nous nous sommes occupés des subsistances. Quoique la législation des grains soit lente et pénible, l'arrivage s'est fait jusqu'à présent avec assez de facilité. Il fut cependant un moment bien difficile ; l'époque de la levée en masse, le nombre des combattants fit oublier les besoins du combat. Tous étaient aux armes, et pas un à la provision ; plus d'une fois il fallut couper le blé sur la tige pour assurer la subsistance de l'armée ; le désordre était au comble ; les chefs de toutes les administrations étaient vendus. Villemanzi, commissaire-général de l'armée, cachait la trahison sous les dehors d'une activité illusoire, et, au moment où les besoins furent le plus pressants, il émigra pour devenir le secrétaire intime du général autrichien. Malgré tant de contre-temps, l'épurement des administrateurs se fit, et l'armée fut pourvue.

Si la tribune permettait de porter votre attention sur l'effectif du jour, la perspective serait rassurante ; il faut seulement qu'une main nerveuse tienne les rênes de l'exécution et poursuive avec la verge révolutionnaire l'égoïste et l'indifférent, qui se replie dans tous les sens pour échapper au devoir de partager entre tous les enfants de la liberté tous les bienfaits de la nature.

Nous savons que des administrateurs, élevés dans les formes avocatoires, compulsent la nomenclature des maux qui nous attendent au lieu d'accroître la masse des ressources qui nous rassurent. Loin de nous toute idée de crainte sur les subsistances ; la nature fait chaque jour de nouveaux efforts pour seconder nos nouvelles entreprises ; elle est de moitié dans la conquête de la liberté ; et si l'une ne peut s'anéantir, l'autre ne saurait périr. La patrie a droit de forcer le dévouement lorsque ses ressources sont au pouvoir de l'indifférence. C'est sur ce principe que nous avons pris un arrêté, le 27 pluviôse, qui a calmé les inquiétudes des villes et garanti les fournitures des armées.

La culture des terres avait fixé votre prévoyance : nous y avons donné toute notre attention ; les chemins étaient en ruines : on s'occupe à les réparer ; partout les mains se multiplient pour le travail, et les armes s'aiguisent pour la victoire.

Les fourrages font éprouver les lenteurs des grandes quantités qui produisent de petits résultats ; la conduite en est fatigante et dis-

pendieuse ; cependant on parviendra au terme de la récolte sans moyens violents pour forcer les fournitures.

Le service des vivres a été bien fait ; la viande était saine et bonne, mais les quantités diminuent. Vous avez pressenti l'idée d'un caractère politique, il est temps de le décréter ; le peuple l'attend ; qu'avez-vous besoin d'un plus long essai ? Vous tenez en main le levier d'Archimède ; faites mouvoir le monde.

Tous les services comestibles des armées sont en ordre ; les places ont été approvisionnées dans le même temps : le pain et l'amour de la patrie les rendent imprenables. Nous nous sommes particulièrement attachés à ces deux genres de fortification ; mais s'il était possible que l'attaque devînt plus forte que la résistance, le Français qui défendra le temple de la Liberté en brisera les colonnes plutôt que d'en profaner les autels.

Le vêtement est une autre partie essentielle des besoins du soldat. L'habitude des camps nous avait appris que les sacrifices immenses de la République perdaient une grande partie de leur activité autant par un mauvais ordre de distribution que par l'esprit de rapine des distributeurs.

La mauvaise qualité des fournitures, la lenteur des confections ajoutaient encore à la dépravation du régime de cette partie : une invitation simple et fraternelle aux seize départements voisins des deux armées, en coupant tous les vices attachés aux ateliers des fournisseurs, a complètement pourvu à la vêture.

Le résultat mérite votre attention : il produira 45.700 habits, 53.000 vestes, 239.000 culottes, 135.000 paires de bas, 150.000 paires de souliers, 19.000 bottes, 180.000 chemises, 20.400 redingottes, 137.000 guêtres, 10.000 chapeaux, 25.000 pantalons et 3.000 manteaux. Une partie est déjà dans les magasins de la République ; chaque jour l'autre arrive en quantité.

Les administrateurs du département de l'Aube sont les seuls qui aient été insensibles aux maux que l'entempérie des saisons fait éprouver à nos frères d'armes ; ils ont refusé de publier notre invitation.

Combien a été différente la conduite de ceux de la Côte d'Or ! Aidés de notre collègue Bernard, ils ont pris les mesures les plus heureuses et les plus actives pour féconder nos intentions. Il en a été de même de tous les départements compris dans notre arrêté. Le zèle appartient à tous ; tous auront le souvenir et la reconnaissance de la patrie et de ses défenseurs.

Les communes des départements de la Meurthe, de la Meuse et de la Moselle, sans se dispenser de fournir leur contingent à la masse commune, y ont ajouté des dons considérables ; c'est un double titre à la gratitude de la nation.

Les distributions partielles étant ruineuses dans la comptabilité et sans profit dans le service, nous n'avons donné aucun ordre de distribution pendant le cantonnement. Le jour de l'ouverture de la campagne, l'habillement sera en grand nombre dans les deux armées, la chaussure arrivera en quantité et en qualité ; elle forme le second fusil du fantassin, observation qui nous a fait tout entreprendre pour lui en procurer.

Ce contingent fourni par les départements sur notre invitation est indépendant des quantités

prescrites par les lois. La distribution s'en fera par un seul homme comptable sur sa seule tête.

Dans le militaire la multiplicité des administrateurs ruine l'administration. Le rouage de celle-ci doit être si simple qu'une fois mis en mouvement sa marche soit indépendante du talent de l'administrateur.

Que faut-il pour faire aller une armée ? commander avec le geste de la liberté et faire obéir avec le charme de la raison.

Après les vêtements les hôpitaux ont fixé notre sollicitude. Cette partie du service se traîne encore sur les pas de l'ancien régime. Même mesure de capacité dans les officiers de santé, même formulaire dans l'administration, même négligence dans la salubrité, partout la mort puissante des dépouilles de la vitalité. Eh ! pourquoi tant de malheurs ! parce que vous n'avez pas porté votre main créatrice sur cette partie comme sur les autres. Au milieu de tant de trônes écroulés la médecine seule à conservé le sien. Vous avez fait la législation des aliments ; faites encore celle des remèdes ! Soutiens de l'humanité, c'est surtout au moment où elle chancelle que vous lui devez tout votre appui.

Il s'est fait cependant plus d'améliorations dans cette partie. Les ambulances qui étaient dans les villes ont été placées hors de leur enceinte ; le repos des troupes, en portant la vigilance sur ces établissements, a fait mettre plus de régularité dans le service.

Il est une autre classe d'infortunés que la bienfaisance nationale avait recommandée à notre attention : ce sont les patriotes ruinés par l'invasion de l'ennemi sur le territoire français. Nous avons à regretter que le nombre n'en soit pas plus grand, car il annoncerait que le patriotisme était plus étendu. Un arrêté en a fixé le mode ; le travail est entièrement fait ; déjà une somme de 300.000 livres, prise sur la contributions forcée des riches, a été donnée à titre d'avance ; c'est à vous à compléter le remboursement.

En même temps que la justice du peuple commandait le soulagement du pauvre, elle voulait aussi que la propriété des traîtres et des émigrés fût soigneusement recueillie. Quarante mille personnes de tout âge et de tout sexe ont, dans les seuls districts d'Haguenau et de Wissembourg, fui le territoire français à la reprise des lignes ; les noms sont dans nos mains, les meubles dans le dépôt de Saverne, et les propriétés au pouvoir de la République. Nous ferons un tableau particulier de cette riche récolte, qui formera l'appendice de celle du Palatinat.

Le commandant et les officiers de Lauterbourg voulurent exciter notre sensibilité sur le sort des fugitifs et osèrent nous parler de leur retour, sous le prétexte de séduction ou de violence. Nous fîmes arrêter les porteurs de cette criminelle proposition, et la volonté inflexible du peuple fut pleinement exécutée.

Quoique la victoire eût éloigné les soldats des rois et détruit les projets des conspirateurs, les traîtres avaient encore laissé des traces funestes qu'il fallait effacer, des rameaux nombreux qu'il fallait couper. C'est surtout pendant le blocus de Landau que la royauté fit mouvoir ses agents ; la majeure partie des officiers du régiment ci-devant Royal-Navarre et ceux du pre-

mier bataillon du 55<sup>e</sup> régiment d'infanterie participèrent à cet acte de lèse-nation. Une cage de fer fut l'instrument de vengeance contre les patriotes courageux, et des crimes infâmes le signe de ralliement des hommes vendus. Eh ! que l'on ne dise pas que la cage de fer est un rêve, la conspiration un songe ! La cage de fer, la voilà ! la conspiration, la voici ! elle est, avec mille autres preuves, dans l'aveu des officiers de ces régiments restés fidèles à leur devoir.

« Nous avons rejeté avec indignation, disent-ils, la proposition de capituler ; nous ne devons donc pas être compris dans le licenciement ». Et ils n'y ont pas été compris. La République doit la conservation de Landau à la patience du soldat, qui avait juré de vivre avec une once de pain plutôt que de se rendre.

Peu de temps après nous fûmes instruits qu'une agitation cruelle désolait la ville de Nancy ; des royalistes déguisés sous les formes de la modération surprisent au moins la confiance de l'autorité représentative ; des hommes purs et révolutionnaires furent traduits aux épreuves du crime : le tribunal les a vengés, la Convention les a recueillis, tous les républicains de cette cité les ont embrassés. Que leur fallait-il de plus ? d'être persécutés de nouveau ? C'est ce qu'ils éprouveront si vous différez plus longtemps de fixer irrévocablement l'opinion dans la ville de Nancy ; elle est cependant calme dans ses murs, mais l'intrigue s'agite à vos portes ; c'est là qu'il faut la déjouer.

La malveillance ne bornait point ses entreprises au département de la Meurthe ; Strasbourg, plus important par sa position, renfermait aussi des ennemis plus nombreux ; ils ont presque tous été pris ou déjoués. Mallet, gérant principal des charrois, était à leur tête ; il a émigré au moment où l'arrestation de son secrétaire nous faisait connaître les manœuvres de sa conspiration. Aujourd'hui Strasbourg est tranquille ; si les principes n'y sont pas généralement en faveur, la surveillance y est exacte.

Le département du Haut-Rhin a eu aussi ses agitations ; le fanatisme et la cupidité en étaient les motifs ; l'oubli des prêtres et les contributions en seront le remède. Un ancien commandant de la tyrannie vivait tranquillement à Colmar, au milieu de tous les signaux de la royauté, et correspondait ouvertement avec les émigrés ; la loi en a fait justice. Des malveillants, pour exciter des troubles sous le rapport des subsistances, avaient contrefait la signature des membres de la Société patriotique ; les lois sont à la recherche du faussaire, et la Société confond ses ennemis en redoublant de zèle et de vertus.

Nous avons porté à 14 millions dans les deux départements du Rhin l'échange du numéraire métallique contre les assignats. La solde des troupes, longtemps payée en argent sur les frontières, y a porté tous les trésors de la République, et c'est surtout là qu'il faut nationaliser la fortune. Le crédit reprend, et bientôt il sera à l'égal de toute la France.

Les conspirateurs avaient pris la frontière du Rhin pour leur champ de bataille ; la nécessité de les punir, l'importance de l'exemple sur les lieux, et, plus que tout cela, le nombre des traîtres et la multiplicité des trahisons, nous forcèrent à créer un tribunal révolutionnaire ; il a été supprimé depuis sans doute, parceque

cela était convenable à la marche rapide et univoque du gouvernement.

Des relations au moins inconsidérées vous ont appris que Colmar, Metz et Nancy étaient en contre-révolution ; nous sommes bien aises de vous apprendre qu'il n'en est rien. L'ordre public y est respecté ; les pouvoirs sont dans les mains des patriotes ; le dévouement enflamme tous les cœurs ; nulle apparence de trouble et de discorde. La ville de Metz surtout, si importante par ses établissements et ses fortifications, forme un rempart de moralité républicaine aussi solide que ses murailles.

Il fallait relever ces faits, parceque le bonheur public dépend de la vérité, que le foyer en est dans votre sein, que toutes les étincelles qui en partent doivent produire une lumière solide et non pas un feu phosphorique et mensonger.

Nous avons vu des milliers d'esclaves sur le territoire français ; voici des trophées qui attestent leur ruine ; gloire en soit rendue à la valeur du soldat !

Nous avons vu les magasins des deux armées dépourvus, cent cinquante mille hommes n'ayant que pour deux jours de vivres, trente mille chevaux n'ayant qu'une ration de fourrages ; voici des états qui attestent un effectif rassurant.

Nous avons vu des villes bouleversées par l'intrigue, corrompues par la scélératesse ; voici le tableau de leur dévouement, les titres de leur tranquillité.

Enfin voilà les preuves des traîtres confondus et des bons citoyens récompensés.

Telle est la situation des choses aux armées du Rhin et de la Moselle ; le cours en sera facile à suivre pour des hommes profondément révolutionnaires ; les autres éprouveront des difficultés. Mais le feu de la liberté alimente tous les cœurs ; le génie de la République garantit les succès ; le peuple est là. Les rois courberont la tête, la patrie seule aura des autels (1).

(Vifs applaudissements).

La Convention décrète l'impression de ce rapport (2).

## 56

Le citoyen Narbonne, artiste de l'opéra-comique-national, fait don à la patrie de 400 liv., et s'engage à fournir une pareille somme tous les ans pour les frais de la guerre.

Mention honorable, insertion au bulletin (3).

## 57

La section de l'Indivisibilité témoigne sa satisfaction à la Convention, relativement à

(1) Rapport imprimé non retrouvé. Reproduit dans *Mon.*, XIX, 712-715. Mention ou extraits dans *J. Perlet*, n° 1201; *M.U.*, XXXVII, 429; *J. Matin*, n° 581; *Rép.*, n° 87; *J. Fr.*, n° 539; *C. Eg.*, n° 576; *Mess. soir*, n° 576; *J. Mont.*, p. 1007; *Ann. patr.*, p. 1959; *C. univ.*, 29 vent.; *Débats*, n° 543, p. 341.

(2) P.V., XXXIII, 370.

(3) P.V., XXXIII, 370 et 498. *J. Sablier*, n° 1202; *Mon.*, XIX, 715; *J. Fr.*, n° 540.

l'énergie et à la sévérité qu'elle déploie contre les ennemis de la liberté. Cette section invite la Convention à ne pas abandonner le gouvernail du vaisseau de l'Etat, qu'il ne soit arrivé au port.

Mention honorable, insertion au bulletin (1).

L'ORATEUR de la section. Législateurs,

En déployant toute l'énergie, toute la sévérité républicaine contre les scélérats qui oseroient rêver encore de resurrection du despotisme, qui tenteroient de donner à la France un nouveau maître, sans doute vous avez pour la millième fois bien mérité de la patrie mais il est un autre rapport sous lequel la Convention n'est pas moins digne de la reconnaissance de tous les vrais amis de la liberté.

Confiant et crédule le françois étoit toujours dupe et victime des apparences, le Comité de salut public vient de remettre entre ses mains un code précieux et complet d'instruction. C'est, comme l'a très bien dit le rapporteur, un miroir fidèle qui refléchira sans cesse les traits hideux des jésuites en patriotisme : c'est une boussole qui dirigera sûrement chaque citoyen, c'est un flambeau qui portera la lumière sillonnante jusque dans les replis tortueux de ces âmes corrompues pour lesquelles dominer, régner est le comble du bonheur.

Vils agents de Pitt et de Cobourg tremblez, il n'existe plus pour vous aucun moyen d'échapper à la surveillance nationale ; chacun de nous est en état d'arracher le voile imposteur à l'aide duquel vous vous dérobiez à nos regards, chacun de nous est en état de déchirer le manteau séduisant dont vous couvriez vos horribles machinations. Tremblez, le mouvement révolutionnaire vient d'acquérir une nouvelle force, il prend désormais une activité redoutable à tous les fronts factieux, à tous les traîtres.

Représentans, le vaisseau de la République est battu par la tempête ; mais vous tenez le gouvernail, ne l'abandonnez pas et bientôt il surgira heureusement au port, la section de l'Indivisibilité nous charge de renouveler entre vos mains le serment inviolable de vaincre avec vous ou de périr à vos côtés (2).

(Applaudi).

## 58

Un membre [DESRUES] fait lecture de la délibération de l'assemblée de la section de la Halle aux Bleds, du 25 ventôse. Cette section applaudit au décret rendu le 23, sur le rapport du comité de salut public contre les conspirateurs.

Mention honorable, insertion au bulletin (3).

UN MEMBRE (4). Toutes les sections sont animées des mêmes principes que celles que vous avez déjà entendues. Hier, j'ai assisté à la

(1) P.V., XXXIII, 370. B<sup>4</sup>, 27 vent. (suppl<sup>t</sup>) ; *J. Fr.*, n° 539.

(2) C 295, pl. 993, p. 39. Signé : SAINT-LEU, BACQUE, GRAS, PÉRIER, REGNAULT, DEVANNOT (commisaires), BARBET, GRENET, DELATERRE.

(3) P.V., XXXIII, 370.

(4) Le *J. Perlet*, n° 1202, mentionne BÉZUL, qui n'existe pas, au lieu de Desrues.